

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

HISTOIRE
DE
RUSSIE,
ET DES PRINCIPALES NATIONS
DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

MEMBRE de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de
l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de
l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par
l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul I^{er}, et publiée
avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

~~~~~  
TOME SIXIÈME.  
~~~~~

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N^o 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N^o 11.

1812.

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

SUITE DU REGNE DE PAUL I^{er} PÉTROVITCH.

PAUL faisait la ronde à toute heure, pour surprendre quelques soldats ou quelques officiers en défaut. Lorsqu'il était à Gatschina ou à Pawlowsky, il traversait plusieurs fois par jour le quartier de ses gardes. Il fallait alors que chacun se présentât sur la porte de sa caserne pour faire front; et si, à travers la fenêtre, l'empereur apercevait quelque officier en robe de chambre ou sur son grabat, s'il voyait quelqu'un se retirer, se cacher ou l'éviter, il le faisait sur-le-champ sortir et conduire au corps-de-garde; de manière que les officiers, après un exercice fatigant, qui avait souvent commencé avec le jour pour ne finir qu'après midi, n'avaient pas un instant de repos: ils étaient obligés de tenir toujours quelque domestique aux aguets pour les avertir au cas où l'empereur tournerait ses pas du côté de leur logement.

D'autres fois Paul I^{er} faisait battre l'appel deux ou trois fois par jour, pour s'assurer de la promptitude et de la vigilance de ses troupes. Un jour qu'il en avait été très-mécontent à l'exercice, il s'emporta contre les Russes en général, les accusa de manquer de vigilance et d'activité, disant qu'on pouvait tout au plus, à force de soins et de peine, les dresser comme des machines; mais qu'il était impossible de leur donner du zèle et de l'énergie. Le grand-duc Alexandre, présent, entreprit de défendre les troupes, et répondit surtout de la promptitude et de la bonne volonté de la garnison, qu'on pourrait à tout moment mettre à l'épreuve en lui donnant une fausse alarme. Paul prit son fils au mot, et lui ordonna de faire battre la générale, la nuit même, à une heure du matin. Alexandre lui demanda l'ordre par écrit, et le mit dans sa poche avant de sortir.

Paul était plongé dans son premier sommeil lorsque tout-à-coup, à l'heure indiquée, la générale bat dans tous les quartiers et le tocsin est sonné par toutes les cloches. Personne n'ayant été prévenu, les habitans se lèvent effrayés, et les troupes sortent en foule de leurs casernes pour se rendre au lieu désigné du rassemblement. En un moment les

rues furent inondées de bourgeois et de soldats en mouvement , et les maisons illuminées : chacun demandait ce qui venait d'arriver , et personne ne pouvait répondre. Le désordre et l'effroi se répandent bientôt au palais de l'empereur : ses valets - de-chambre se précipitent dans son appartement, et le réveillent en sursaut pour lui annoncer que les rues se remplissent d'une foule de peuple et de soldats , et que toute la ville est en alarme. Paul , ne se rappelant ni la scène, ni les ordres de la veille, se lève tout agité , et ordonne qu'on lui selle son cheval. Les craintes et les soupçons qui l'inquiétaient continuellement lui firent perdre la tête : il crut que l'heure de la révolte et de la révolution avait sonné , et n'eut pas plutôt mis en hâte ses habits, qu'il descendit, monta à cheval, et prit au grand galop la route de Gatschina, suivi de deux hommes seulement.

Un instant après arrive le grand-duc Alexandre pour demander à son père s'il est content, et lui annoncer que déjà toutes les troupes rassemblées n'attendent que les ordres de Sa Majesté. Quelle fut la surprise du jeune prince en apprenant l'épouvante et la fuite de l'empereur ! Il court sur ses pas avec sa suite , et bientôt il est sur les traces de son père ; mais

Paul, qui n'entend que le bruit des chevaux, pense qu'on le poursuit, et redouble d'abord sa course. Il ne voulut enfin s'arrêter que lorsque le grand-duc, ayant laissé sa suite en arrière, s'avança seul et l'atteignit; il y eut alors une explication entre le père et le fils, qui revinrent tranquillement ensemble au palais.

Catherine venait de descendre au tombeau; son empire immense était encore en pleurs, et sa cour brillante déjà dispersée; les cris du commandement militaire, le mouvement inquiétant des troupes et le spectacle de la grande parade, animaient seuls le palais des tsars; les maisons hospitalières se fermaient à l'étranger; le soupçon planait sur toutes les têtes; la méfiance resserrait tous les cœurs; l'inquisition secrète dispersait les familles; Paul régnait! Des enlèvemens nocturnes, des exécutions arbitraires, des disparutions subites de personnages connus, des disgraces éclatantes et des faveurs inattendues surprenaient tous les jours le public; une métamorphose complète s'était opérée dans l'uniforme des troupes et dans le costume des habitans. Pétersbourg, cette ville naguère si heureuse, était dans le deuil et les alarmes. Chacun s'éloignait peu à peu de ce séjour d'ennui, de gêne et

d'oppression. La police était une véritable inquisition politique ; les délations avaient banni la confiance ; les visites domiciliaires répandaient à toute heure l'alarme dans les maisons ; la gêne dans la manière de vivre, l'étiquette rigoureuse établie dans toutes les classes de la société, avaient fait de la ville de Pétersbourg un séjour triste et lugubre : on prétend même que la population de cette vaste cité éprouva une diminution considérable.

Malgré sa prédilection pour les exercices militaires, Paul s'occupait aussi quelquefois sérieusement du gouvernement de ses états. Il annulla l'organisation nouvelle des provinces de l'empire, et rétablit l'ancienne division telle qu'elle avait subsisté avant Catherine. Un grand nombre d'emplois civils furent supprimés. Il travailla à l'exécution du projet que l'on avait depuis long-temps de joindre par des canaux la Baltique à la mer Noire. Il fit ouvrir les canaux de Novgorod, Marin Saïsk, Berезин et Oginsk, qui n'ont été achevés qu' sous le règne d'Alexandre.

L'acte le plus important du règne de Paul, fut la loi de succession, qu'il publia en 1797, lors de son couronnement, et qui fut déclarée acte constitutionnel de l'empire. La succession

au trône ne dépendra plus des caprices du souverain. C'est au fils aîné de l'empereur et à toute sa postérité mâle qu'appartient la couronne ; au défaut de cette postérité, le second fils et sa postérité mâle sont appelés au trône : au défaut de mâles, les enfans ou descendans femelles y ont droit, en observant toujours la proximité. Si l'héritière possède une couronne étrangère, elle est obligée d'y renoncer avant de prendre celle de Russie. Si elle ne professe pas la religion grecque, elle est obligée de l'embrasser. Au refus de ces deux conditions, la couronne passera à la personne la plus proche du trône. En cas de minorité, le monarque nommera un régent à son successeur ; s'il n'en a pas nommé, la régence appartient à la mère du souverain mineur, ou, au défaut de mère, au plus proche parent. La majorité est fixée à seize ans.

Après un acte si important, qui assurait le repos de l'empire, les Russes furent étonnés d'entendre publier des ordonnances qui, par leur nouveauté et leur bizarrerie, menaçaient leur tranquillité, surtout dans les deux capitales. Paul avait toujours devant les yeux le sort de son père ; il semblait redouter sans cesse une nation qui avait laissé égorger Pierre III, et pour ne pas être, comme ce

monarque, la victime de ses sujets, il voulut les éloigner de sa personne par la terreur. Sa femme même, quelque estime qu'il eût pour ses vertus, ne fut pas exempte de cette espèce de proscription; et si quelqu'un lui parlait bas en sa présence, Paul ne manquait pas d'adresser des reproches à l'un ou à l'autre. Un jour, elle s'entretenait à basse voix avec un ministre étranger. Paul l'interrompit brusquement par ces mots foudroyans : « Madame, » vous vous préparez peut-être à jouer le rôle » de Catherine; mais sachez que vous ne » trouverez pas en moi un Pierre III ». Dans cette méfiance, il exigea avec la dernière rigueur les signes par lesquels les anciens Russes avaient coutume de marquer leur respect et leur soumission au souverain. Si sa voiture passait par les rues, il fallait que les équipages qu'il rencontrait s'arrêtassent, et que toutes les personnes descendissent pour le saluer à pied. On punissait sur-le-champ ceux qui y manquaient, sans faire la distinction des personnes. Un officier général fut mis aux arrêts pour n'être pas descendu assez promptement de sa voiture. Une dame, qui venait à la ville chercher un médecin pour son mari, malade à la campagne, eut le malheur de ne pas faire attention à la voiture de

l'empereur qui passait, elle fut aussitôt mise en prison, et ses domestiques furent envoyés à l'armée. Effrayée de cet ordre sévère, et désespérée d'être séparée de son mari, la dame perdit la raison, et le mari mourut sans secours. Deux autres femmes furent punies avec plus d'inhumanité pour la même faute : elles furent rasées et fouettées. Dans les audiences solennelles, il fallait mettre un grand soin à faire les révérences prescrites, si on ne voulait pas encourir la disgrâce de Paul. Il fit envoyer en prison le prince Galitsin pour avoir baisé nonchalamment sa main.

Les officiers tremblaient le matin en allant à la parade ; c'était en effet s'exposer à un grand danger : une bagatelle suffisait pour indisposer, et même pour irriter le terrible Paul. Il portait quelquefois ses regards méfiants même sur les personnes attirées par la curiosité, et faisait arrêter celles qui lui paraissaient suspectes ou qui lui déplaisaient par leur extérieur. Quand un étranger allait visiter un château ou un jardin impérial, il fallait qu'il eût constamment la tête découverte, comme si l'empereur était présent. Il fit mettre un jour tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils l'avaient mal salué de l'esponçon en défilant après l'exer-

rice, et les fit sortir et défilér devant lui pendant huit jours; les renvoyant chaque fois au corps-de-garde, après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'il se fût fait saluer à sa fantaisie. Il rencontra un jour, dans les jardins, un homme en chapeau rond qui voulut l'éviter; il se le fit amener. C'était un horloger qui venait de remonter les pendules du palais. L'empereur, après lui avoir fait un long sermon sur l'indécence des chapeaux ronds, demanda quelques épingles à l'impératrice, et releva lui-même les ailes du petit chapeau, dont il fit une coiffure ridicule, qu'il remplaça sur la tête de l'horloger.

A travers cette foule de bizarreries il laissait éclater des traits d'humanité; des pensions qu'il donnait aux malheureux, des hôpitaux qu'il fondait pour ses soldats, des distributions de viande qu'il faisait à ses pauvres officiers, et plusieurs traits de bienfaisance et de justice, attestaient qu'il était plus capricieux que méchant.

On rendit aux seigneurs de Livonie leurs droits sur les paysans, droits que l'esprit éclairé de Catherine avait cru devoir modérer. Il traça des bornes à l'esprit de ses sujets, comme au territoire qu'ils occupaient. Une censure sévère empêchait l'entrée des livres

étrangers , et examinait rigoureusement tout ce qu'on publiait en Russie. De nombreux agens de police surveillaient la conduite et même les sentimens des individus. Les étrangers n'étaient reçus dans l'empire qu'avec une grande inquiétude. On en renvoya un grand nombre , et ceux qui restaient vivaient dans une gêne qui les dégoûtait bientôt du séjour de ce pays. Les bals et les autres réunions nombreuses étaient supprimés : quelques voitures assemblées devant un hôtel, ou des chambres bien éclairées, donnaient l'éveil à la police, et entraînaient quelquefois des interrogatoires et des arrestations.

La guerre que Catherine commença contre les Perses , et que Paul termina en montant sur le trône, eût sans doute occupé toute l'Europe si des évènements majeurs n'eussent, à cette époque, absorbé l'attention générale.

Le récit de cette expédition lointaine est intéressant: il pourra se placer un jour dans l'histoire , comme une espèce de pendant de la conquête de l'Égypte, dont cette excursion en Perse semble être une parodie. Elle eut approchant les mêmes motifs, et pouvait avoir la même influence sur le reste du monde.

La belliqueuse Catherine avait fait la paix

avec la Suède et la Turquie ; elle venait de subjuguier la malheureuse Pologne et d'en ranger les deux tiers au nombre de ses provinces. Elle pouvait enfin vieillir tranquille, et jouir de trente-cinq ans de règne, de bonheur et de triomphes ; mais, pour cette femme accoutumée à la guerre, la paix ne fut jamais que l'ennui. La France luttait encore, et ses immenses conquêtes n'avaient point décidé la Russie à secourir directement l'Autriche et à disputer aux Français l'Italie, Malte et l'Égypte. Catherine d'ailleurs ne se fût jamais décidée à s'allier aux Turcs ; elle tenait trop au grand projet de renouveler l'empire d'Orient, et d'étendre sa domination au midi de l'Europe et de l'Asie. Elle ne vit pas plutôt l'Angleterre engagée dans une guerre mortelle avec la France, et la Prusse enchaînée par le partage de la Pologne, qu'elle se repentit d'avoir fait la paix avec la Porte, au moment où les Russes, victorieux, pouvaient enfin marcher sur Constantinople. Les troubles de la Perse parurent tout-à-coup lui ouvrir un chemin moins direct, mais peut-être plus sûr et plus brillant encore, pour revenir au projet favori de son imagination.

Depuis la mort du célèbre Thamas-Koulikan, la Perse était plongée dans la plus